

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Apprivoiser le bonheur

Apprendre à vivre d'Hugues Corriveau, Montréal, Les Herbes Rouges, 1988, 89 p.

Bonheur de Louise Dupré, Montréal, Remue-ménage, 1988, 101p. (Coll. Connivences).

André Marquis

Numéro 54, été 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39105ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Marquis, A. (1989). Compte rendu de [*Apprivoiser le bonheur / Apprendre à vivre* d'Hugues Corriveau, Montréal, Les Herbes Rouges, 1988, 89 p. / *Bonheur* de Louise Dupré, Montréal, Remue-ménage, 1988, 101p. (Coll. Connivences).] *Lettres québécoises*, (54), 33–34.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



par André Marquis

Apprivoiser le bonheur

Apprendre à vivre d'Hugues Corriveau, Montréal, Les Herbes Rouges, 1988, 89 p.

Bonheur de Louise Dupré, Montréal, Remue-ménage, 1988, 101 p. (Coll. Convivences).

Il était une fois un homme et une femme qui désiraient parler d'amour avec les mots de tous les jours. Chacun abordait ses thèmes privilégiés, comme la naissance, le couple ou la famille. Tous deux exprimaient le bonheur de vivre, malgré les tensions du quotidien. Leur écriture singulière faisait avancer la modernité et le discours amoureux. Il était une fois la poésie...

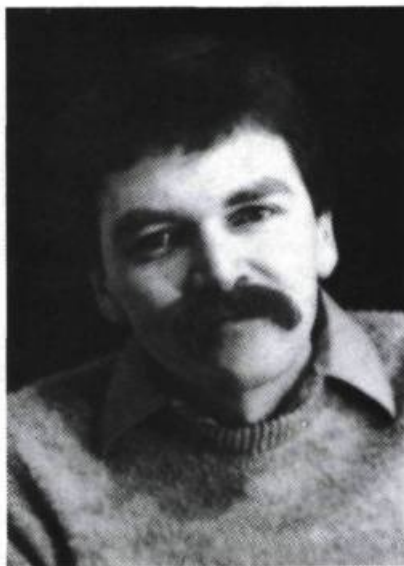
«L'audace d'aimer»

Dans *Apprendre à vivre*, Hugues Corriveau regroupe 80 courts poèmes, constitués pour la plupart de six à huit vers. Chaque poème est coiffé d'un titre qui convie le lecteur à centrer son attention sur un aspect particulier du texte. Les poèmes ne forment pas moins une suite homogène efficace.

Si Ève a été conçue à partir d'une côte de l'homme, seule la femme a la possibilité de mettre au monde des enfants. Malgré cette évidence, le narrateur masculin du texte désire donner naissance à l'être qu'il porte dans sa tête. Il envie d'abord le corps de l'autre, puis il cherche à se l'approprier. Le poème intitulé «Goût» est sans équivoque :

*j'ai des goûts de femmes
pleines d'enfants le ventre en coque
toutes libres de venir à ce monde
temps mobile sur la peau
pour un premier fruit le matin
quand ça ne s'appelle pas encore le jour (p. 48)*

Faut-il voir dans ce désir de «maternité» la raison qui pousse l'auteur à multiplier les longs adverbes qui se terminent par «ment», comme écho sonore du mot *maman*?



Hugues Corriveau

Le narrateur entreprend par la suite d'imaginer sa propre naissance. Après s'être frayé un passage dans les os et la douleur, l'enfant se décrit comme un ogre qui avale tout, qui dévore littéralement le corps de sa mère. On perçoit comme un relent de culpabilité dans ces textes qui réfèrent directement à la mère. Aurait-elle risqué sa vie dans cet accouchement? Le narrateur est plutôt évasif à ce sujet. Ailleurs, il projette la mort de ses parents dans un des plus beaux poèmes du livre intitulé «Le Futur» :

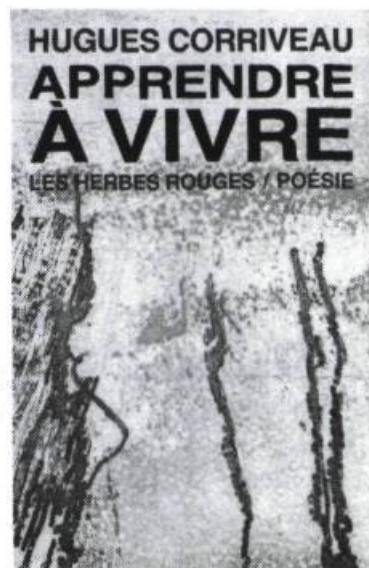
*j'envisage la mort du père et de la mère
tel l'apaisement des catastrophes
l'éclair et l'orage ensemble confondus
tout un bourdonnement d'ailes
un fracas insensé d'oiseaux et de plumes
des serres retenant les corps de tomber
à la terre engouffrés dans des fosses
avalés par le désir du sol (p. 56)*

Ce scénario sert de canevas à deux autres poèmes qui ne démontrent malheureusement pas la même intensité.

Le corps de la femme aimée est perçu «comme une citation de chair» (p. 18). Tous les sens sont mis à partie pour contribuer à la découverte de ce corps et à sa célébration (l'odorat, le goût, le toucher, la vue, l'ouïe). Certains poèmes affichent une grande sensualité. Doit-on supprimer dans un livre de poésie les mots désirs et corps qui sont usés jusqu'à la corde? Je ne le crois pas, mais il faut peut-être en limiter la présence. Ainsi, il est un peu étonnant de retrouver, sous la plume de Corriveau, ces vers plutôt banals :

*dans mes mains tes seins de lune
l'extravagance la beauté formelle des corps
l'aspiration qu'à la bouche il nous vient
de faire de ce corps une bonne idée (p. 21)*

Apprendre à vivre aborde les fantasmes et le quotidien (avec l'inévitable tasse de café) dans une écriture simple et directe. Les textes n'ont pas tous la même fulgurance, mais ils ont le mérite de renouveler le discours amoureux.



«Rouge, couleur de fracas»

Certains livres mériteraient d'être cités en entier pour leur rendre pleinement justice. *Bonheur* de Louise Dupré est de ceux-là. Dupré conçoit des livres à l'architecture symétrique; ainsi, dans *Bonheur*, quinze textes en prose alternent avec cinq pages de vers, pour un total de soixante-quinze textes. La répétition de certaines structures syntaxiques, de certains mots créent un effet mélodique certain. Le titre surprend un peu, mais le bonheur dont il est question n'a rien d'idyllique ou de fleur bleue.

La poésie en prose a beau prétendre mettre de l'avant des éléments narratifs, plusieurs zones demeurent obscures dans ce livre. Tout n'est pas aussi clair que dans un roman d'amour. Les quatre parties en prose développent chacune une thématique précise. Les premières pages («Invariables») traitent de l'enfance et des relations un peu ambiguës entre un frère et une sœur. L'inceste n'est jamais évoqué, même si les deux personnages vivent une relation privilégiée, pleine d'affection et de tendresse. Puis survient la catastrophe, les menstruations de la fille. L'univers des contes de fées bascule. Le sang fait son apparition et change la destinée de la fille. Au même moment, elle quitte la maison pour l'école. Le jeune garçon refuse ce départ. Plus rien ne sera comme avant, et les retrouvailles du dimanche ne sont pas la fête espérée :



Rester là, immobiles tous les deux, comme avant, avant les livres et le sang, ne rien dire qu'un prénom de larmes. La dernière heure, le dernier baiser. Il craquera une allumette. Les flammes feront des bêtes dans les rideaux, des moutons roses et floconneux. Elle dira la chambre tremble, regarde la chambre trembler. Elle lui parlera. (p. 14)

Les pages versifiées donnent l'impression d'être un condensé poétique de la partie qui les précède. L'écriture est plus elliptique, concise, énigmatique. La nuit, les rêves font un vacarme dans la tête. Dans «Bleu évidence», la fille assume de mieux en mieux son rôle de jeune femme, elle découvre les amants mais pas l'amour. Le lecteur suit son évolution grâce à une narratrice omnisciente qui ne parle qu'à la troisième personne. Dans «Comme on le dit d'un paysage», la narratrice devient elle-même personnage et recourt au «je» pour exprimer sa pensée. Le lecteur devine qu'il s'agit du même personnage féminin qui est parvenu lentement à se réapproprier le langage et qui ne craint plus de s'affirmer. Les phrases deviennent aussi plus longues. La chambre (titre du livre précédent de Dupré) se révèle un lieu d'intimité, d'amour et de rêves. Le thème de l'écriture est présent dans des lettres (fictives?) dont on ne connaît que le début.

La catastrophe de la première partie prend soudainement une nouvelle signification quand «le ventre reste désolé» (p. 67). Impossibilité de jouir ou d'enfanter? L'absence de connivence et de générosité dans le couple mène alors à sa rupture. «Je voudrais écrire la tristesse. Sans faire scandale» (p. 67). Un nouvel homme apparaîtra dans la dernière partie («Voix off») et sera identifié par la deuxième personne du singulier («tu»), contrairement à son prédécesseur qui n'avait droit qu'à un «il» distanciateur.

Mais la partie n'est pas gagnée pour autant, la femme se reconstruit lentement un univers cohérent et habitable : «Vivante à nouveau parmi mes décombres, il me faut chaque matin recoller le bonheur» (p. 91). Dans la recherche du bonheur, l'acte de lire prend toute son importance :

Tu tends les bras vers moi et je reprends à zéro l'épopée humaine, à voix haute nos noms dans la gorge étroite où se perdent les larmes, commencer les paysages sans contours qui diffractent leur élan. Tu t'appuies simplement contre la fenêtre et voilà, lire, le jardin, la végétation, la moitié blanche du mot bonheur. (p. 101)

L'amour ne se vit pas sans heurts, sans compromis, sans tensions. La passion ne peut être continue. Écrire sur l'amour relève du défi surtout lorsqu'on tente de développer une écriture simple mais intense. Désir de l'autre, désir de l'écriture, désir de conjurer la catastrophe. Il était une fois... □

